

## Suicide et violences dans la scène primitive

Florian Houssier

« Je n'ai plus envie de vivre », dit un jour José en rentrant du collège ; à onze ans, il vit l'entrée en sixième comme un calvaire, systématiquement pris en grippe par ses camarades de classe. Le vécu d'humiliation et l'accumulation de blessure narcissiques créent une situation à potentiel traumatique, touchant le sentiment d'identité. Se vivre chosifié, persécuté ou aliéné dans le lien à l'autre attaque la solidité des assises narcissiques comme l'étayage identificatoire ; le risque suicidaire dépend alors de la qualité de l'environnement, dans sa capacité à entendre et prendre soin. Dans cet article, nous proposons des situations où, davantage que dans le lien à des situations actuelles et liées au monde externe, il sera question des fantasmes sexuels et violents, au croisement entre la vie psychique infantile et adolescente.

Julien est âgé de seize ans lorsque je le reçois pour la première fois dans un Centre Médico-Psychologique. Les actes et représentations violentes sont au premier plan de ce qu'il donne à entendre, comme en témoignent ses désirs suicidaires associés à de fréquentes attaques de son corps. Il utilise des élastiques pour couper la circulation du sang, se lacère les bras autour des veines et évoque le désir de se pendre.

Quelques mois après le début de la psychothérapie, il est hospitalisé trois mois à la demande de sa mère pour ses idées suicidaires. Il maintient les séances avec moi mais s'absente à plusieurs reprises. Lorsque j'évoque ce point, il me répond : « J'ai bien pensé venir et vous braquer avec un flingue sur la tempe », tout en précisant juste après qu'il plaisante. J'interviens alors sur l'idée que m'oublier (oublier les rendez-vous), c'est dans le fantasme m'éliminer, et ne plus penser revient à éviter de faire face à cette violence et à ce qu'elle suscite en lui.

Progressivement, il ne ressent plus l'envie de commettre des actes transgressifs (vols, tags, violences physiques sur son frère cadet). Mais, comme une zone clivée, la vente de cannabis se développe et s'intensifie, provoquant culpabilité et besoin de punition. La transgression passe également par le mensonge aux parents, jusqu'à ce que sa mère l'entende parler de haschich ; puis, au fur et à mesure de la discussion, elle accepte de fumer un joint avec lui dans sa chambre, ce qu'il a trouvé « malsain ». Délégué de sa classe, il vend maintenant du cannabis à toute sa classe. Dans la surenchère, il est question d'acheter de l'herbe par kilos, sur la demande de son copain, me dit-il, comme si de rien n'était.

Il est surpris par mon intervention lorsque je lui réponds que moi, ce qui me pose question, c'est la vente d'herbe, en me plaçant sur le double plan de la réalité interne et externe. J'évoque le risque réel qu'il encourt, et le scénario punitif qui peut se répéter, en insistant sur le fait que ce n'est pas une situation banale. « Si je me fais arrêter, je préfère me taillader plutôt que de parler ». Je lui réponds qu'attaquer son corps, c'est transgresser un des interdits parentaux implicites, celui de ne pas détruire le corps qui est le fruit de leur relation intime<sup>1</sup>. Cette réponse de ma part imprévue et spontanée, établit un lien entre ses désirs suicidaires et le couple parental. Cette situation clinique est à l'origine de la proposition qui va être soutenue dans cet article : le suicide est la forme extrême d'une violence exercée sur le corps en lien avec les imagos parentales, concernant plus précisément une forme d'intrusion de la scène primitive, le coït parental. Cette exploration permet de repérer des fantasmes inconscients articulant désirs sexuels et vœux de mort à l'adolescence.

### **Se tuer, ou tuer l'autre en soi**

Pour Freud, le suicide constitue l'apogée de l'auto-érotisme négatif. Lorsqu'il discute de la puberté<sup>2</sup>, il évoque le suicide comme une conséquence de la peur de l'inceste ; pour Julien, partager un joint avec sa mère, se rejoindre dans sa chambre, renvoie à la crainte que peut mobiliser tout rapprochement physique avec un membre de la famille à l'adolescence. Cette crainte est d'autant plus intense qu'il a pu, dans ses fantasmes masturbatoires, imaginer un rapport sexuel avec sa mère. Dans une version inversée, Freud propose qu'un des fantasmes mobilisés par l'adolescence d'un fils pour une mère consiste à l'initier sexuellement.

Le désespoir d'être jamais aimé, en lien avec le relâchement objectal propre à l'adolescence, est également cité comme une origine de l'intention suicidaire. Dans sa théorie phylogénétique, un autre aspect est abordé : le suicide relève d'une position sacrificielle liée au sentiment de culpabilité ; ce dernier est généré par un désir meurtrier inconscient : les impulsions suicidaires se rattachent à un mouvement d'autopunition pour des souhaits de mort envers autrui. Le fantasme meurtrier est donc la première intention, la plus profonde, dont l'acte suicidaire constitue le rejeton. Ce n'est que lorsque la libido narcissique traite le moi comme un objet, comme dans la mélancolie, qu'il peut diriger les intentions hostiles contre lui ; mais si ce choix d'objet narcissique remonte à un désir meurtrier dirigé contre un autre,

---

<sup>1</sup> F. Houssier, « Actes transgressifs et psychothérapie de l'adolescent », *International Psychology, Practise and Research*, 1, 2010.

<sup>2</sup> S. Freud, (1907), in Nunberg H., Federn E. (Eds), *Les premiers analystes. Les minutes de la société psychanalytique de Vienne*, 1, Paris, Gallimard, 1976, p. 136.

alors cette régression, traiter soi-même comme un objet, amène à un constat implacable dressé par Freud : dans le suicide, le moi est en vérité « terrassé par l'objet »<sup>3</sup>. Cette proposition inverse la logique d'un investissement narcissique précédant la découverte de l'objet. Qu'il soit identifié à l'objet - le modèle mélancolique - ou qu'un désir de mort envers un autre soit retourné contre soi, l'objet est donc omniprésent dans les propositions de Freud. Il intègre la mort dans le symbolisme universel et ses fantasmes typiques : le suicide relèverait d'un symbolisme sexuel primitif. Si l'usage d'une arme pour l'homme renvoie classiquement à l'usage d'une forme de pénis substitutif, le symbolisme féminin se révèle plus intéressant pour notre perspective. La femme se suiciderait selon trois modalités : s'empoisonner signifierait une grossesse, se défenestrer serait accoucher et se jeter dans l'eau serait l'équivalent de donner naissance à un enfant. Le langage de l'acte<sup>4</sup> utilisé par l'adolescent touche donc une dimension sexuelle dont l'aspect féminin – touchant également le garçon – concerne directement la scène primitive et ses conséquences : être enceinte et accoucher. Un aspect de ce scénario nodal apparaît d'ailleurs lorsque Freud<sup>5</sup> indique que l'enfant aurait observé la répugnance de sa mère envers le rapport sexuel en raison de la crainte d'une nouvelle grossesse. Ce fantasme est porteur d'une part infanticide attribuée à la mère ; il implique le refus de la venue d'un nouvel enfant, rival dans la pleine obtention de l'amour maternel.

Que la vie et la mort soient aussi étroitement liés n'est guère surprenant ; l'attaque d'une scène primitive féconde, au moment où l'adolescent devient lui aussi capable de procréer, apparaît en revanche comme un des effets de l'adolescence.

C'est souvent dans l'après-coup de l'adolescence vive qu'on peut entendre l'intrication entre plaisir et fantasmes agressifs, articulation centrale de la question suicidaire.

### Franklin, le sexe et la mort

Franklin a 20 ans ; je le reçois en face à face une fois par semaine, sur la demande de sa mère qui trouve qu'il a perdu le contact avec son père depuis la séparation du couple parental. Il est plutôt d'accord avec cette proposition, ouvrant sur une dépressivité passant par des idées suicidaires. Sur le plan sexuel, les fantasmes de mort prennent aussi la forme d'une

<sup>3</sup> S. Freud, (1917), « Deuil et mélancolie », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1940, p. 147-174.

<sup>4</sup> F. Houssier, « Transgression et recours à l'acte à l'adolescence : une forme agie d'appel à l'objet », *Annales Médico-Psychologiques*, 166, 9, 2008, p. 711-716.

<sup>5</sup> S. Freud, (1909), (1909), « Analyse d'une phobie chez un petit garçon de 5 ans. Le petit Hans », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 93-198.

culpabilisation extrême de ses désirs masturbatoires : « Adolescent, ma jouissance était gâchée, j'étais trop obsédé par les mouchoirs pour m'essuyer. Et puis le pire, c'était au moment de la masturbation, j'avais l'impression que mon sexe allait disparaître dans un nuage de fumée ». Ses désirs sexuels sadiques sont aussi au premier plan ; culpabilisé par ses fantasmes de viol, il a peur de faire disparaître la femme de ses rêveries en pensant à elle : « J'imaginai qu'on me coupait les testicules et le sexe pour m'empêcher de penser au viol pendant que je me masturbais ». Il associe sur l'amie dont il était amoureux au lycée, qui lui avait confié avoir été violée et qu'il a perdu de vue, confirmant son fantasme que le viol, même commis par un autre, tue une femme en la faisant disparaître. « Un peu plus tard, quand j'ai compris que les testicules sont importants pour l'équilibre hormonal, je n'ai plus pensé qu'à la coupure de mon sexe et à une peur que j'ai toujours aujourd'hui, que quelqu'un se ballade à côté de moi avec un bistouri et qu'il me coupe dès que j'ai une pensée de viol. C'est insupportable. »

Au moment où Franklin évoque ces souvenirs d'adolescence, son père est touché par une maladie grave ; à l'hôpital, Franklin est séduit par une jeune femme psychologue, mais ne sait pas sur quel versant l'aborder : entretenir une rivalité avec moi pour savoir qui va l'aider, ou « draguer » là où son père est pris en charge. Puis, il associe sur le fait qu'il a envie d'écrire un livre, une page par jour, jusqu'à la fin du monde, prévue à la fin de l'année selon une prédiction ancestrale. « Je me demande si je ne suis pas en train de parler de mes désirs suicidaires », dit-il en indiquant qu'il sait qu'il n'est pour rien dans la maladie de son père mais qu'il se sent terriblement coupable. Ce à quoi je lui réponds : « Après tout, imaginer perdre son père, c'est imaginer la fin d'un monde ». Il reprend alors sur la relation qu'il a eue à l'adolescence avec une amie qui lui parlait de son intention suicidaire, ce qu'il voulait empêcher en tentant de la convaincre. « Aujourd'hui, ce n'est pas pareil mais j'ai l'impression de me battre contre la mort et c'est perdu d'avance », dit-t-il avant de conclure sur le fait qu'il y a une femme qui vit en chaque homme.

### **Coût parental et fantasme originaire à l'adolescence**

Lorsque Freud<sup>6</sup> crée la notion de scène primitive, celle-ci désigne ce que l'enfant, dès son plus jeune âge, perçoit des activités sexuelles parentales, avant de s'étendre à des scènes de séduction adulte-enfant ou à des fantasmes de castration. La représentation qui s'impose

---

<sup>6</sup> S. Freud S., (1895), *La naissance de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1956.

finalement, lorsque ce qui a été perçu peut être mis en image, est celle d'une scène sadique dans laquelle le père exerce une violence sur la mère. L'investigation des théories sexuelles infantiles ouvre sur la combinaison entre sexualité et agressivité, matrice de toute vie fantasmatique. Ce qui a été vu ou entendu n'est repris psychiquement que dans l'après-coup, interrogeant d'emblée l'adolescence, temps central de l'après-coup de la vie psychique infantile et de ses remaniements. Ainsi, si pour l'enfant l'acte sexuel parental est associé à une miction ou à une défécation, qu'en est-il au moment de l'adolescence ? Comme Franklin le fait entendre, un fantasme de viol maintient l'aspect sadique-anal infantile mais cette fois, la scène est transformée par le vécu de sa propre sexualité génitale.

Dans ce contexte sexuel violent, Freud<sup>7</sup> introduit pourtant une nuance qui curieusement, s'éloigne du fantasme sadique initial. Dans une note<sup>8</sup>, il indique que parmi les fantasmes sexuels de l'adolescence - ce qui suppose donc une spécificité de la fantasmatique adolescente -, ceux qui « sortent du lot » concernent ceux qui sont les plus universellement répandus, et notamment celui de la contemplation du rapport sexuel parental. Notons que cet aspect contemplatif élude toute l'agressivité active sadique et fait de l'adolescent un rêveur tranquille et contemplatif, passif, ce que notre propos, tenu à partir d'une clinique d'adolescents en difficulté, tend à contredire. Dans ce travail pas à pas, précisons notre hypothèse : si on considère que les désirs meurtriers et érotiques sont à la fois liés et réversibles dans leur expression, alors les idées suicidaires peuvent également être entendues comme des suites de transgressions, en fantasmes ou en actes, prenant la forme d'une attaque du corps génital et ce qu'il mobilise comme désir d'effraction de la scène primitive. Forcer l'accès d'un espace clos est un des fantasmes typiques relevé par Freud<sup>9</sup> dans l'analyse d'un enfant. Un fantasme identique assaille Franklin, le forçage du rapport sexuel étant une version de sa compréhension de la scène sexuelle parentale.

### **Le traumatisme, trait d'union entre suicide et une scène primitive ?**

Lorsque Freud<sup>10</sup> évoque la version infantile du coït parental, celle-ci apparaît comme un événement traumatique, que l'enfant observe ou imagine avec angoisse : il organise donc dans un second temps cette scène trop tôt perçue et trop excitante pour ne pas être débordante. Le refoulement dont elle est l'objet contribue au travail d'élaboration de cette scène.

---

<sup>7</sup> S. Freud, (1905), *Les trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.

<sup>8</sup> Ibid, 1920.

<sup>9</sup> S. Freud, (1909), op. cit.

<sup>10</sup> S. Freud, (1900), *L'interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1987.

L'adolescence joue son rôle lorsqu'elle ré-ouvre les poches contenant les fantasmes originaires, à perlaborer à nouveau pour intégrer la nouvelle donne du corps génital. La gestuelle suicidaire et son cortège de fantasmes représenteraient un souvenir sexuel traumatique susceptible de faire retour, à l'adolescence, sous la forme d'une conversion somatique, une mise en scène au sens de ce qui se donne à voir. Mettre en scène est une tentative de figurer non pas l'impensable, mais les conflits qui ne s'élaborent pas ou peu. Cette énigme faite de violence prend alors une forme, à condition que celle-ci existe sous le regard d'un autre.

Osons l'écrire aujourd'hui : la problématique hystérique n'a pas disparu, elle est restée ce qu'elle a sans doute toujours (en partie) été : un des signes majeurs des troubles adolescents. Que l'idéation suicidaire fasse partie des remous identitaires et identificatoires de l'adolescence ne serait pas si surprenant : comment envisager une mue sans laisser tomber une part de soi, ou accepter sa modification ? Comment changer sans meurtre symbolique mobilisant dépressivité et sentiment de perte d'objet ? Dans les enjeux de perte d'objet, l'adolescence revisite ainsi la dynamique parricide-infanticide propre à tout lien parent-enfant, interrogeant par le suicide ou son intention l'actualité des souhaits infanticides parentaux.

Faire effraction dans la scène primitive ne parle pas seulement d'un sentiment d'exclusion ; il indique également l'intensité d'une identification au parent de même sexe avec lequel il serait question de se confondre. Or, à trop aimer un autre comme soi, l'accès à un autre soi différent de l'autre devient impossible : "On met le moi étranger à la place du moi propre – donc dédoublement du moi, division du moi, permutation du moi -, et enfin (...) un retour permanent du même (...).", commente ainsi Freud<sup>11</sup>. Mais plutôt qu'une continuelle confrontation au même, seule la constitution d'un duo en couple sado-masochique va permettre de différencier l'image de son décor, la forme agie de la scène suicidaire. Celle-ci prend notamment, à travers l'acte, la forme d'un retournement sur soi des désirs parricides, donnant lieu à l'image infanticide suivante : un adolescent est agressé par l'objet.

Si les parents se font l'un à l'autre ce que le bébé aimerait faire<sup>12</sup>, c'est qu'il a perçu cette intimité entre les parents, jusqu'à les imaginer combinés, quasiment confondus en un seul corps. Mais plus encore, l'enfant devant la scène primitive ressent de façon simultanée et contradictoire l'émergence d'un inconnu, d'autant plus troublant qu'il est familier et qu'il en

---

<sup>11</sup> S. Freud, (1919), « L'inquiétante étrangeté », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 236

<sup>12</sup> M. Klein, *Envie et gratitude*, Paris, Gallimard, 1968.

dépend<sup>13</sup>. Dans cette scène, l'aspect sadique condense les aspects originaires de la sexualité parentale, mais également, à travers le fantasme d'une intention hostile, les désirs et craintes de mort envers les figures parentales. Si on considère l'hypothèse d'une idéation suicidaire en lien avec les imagos parentales, alors ce n'est pas seulement le traditionnel meurtre symbolique des figures tutélaires parentales qu'il est nécessaire d'invoquer, mais également la trouvaille cahin caha d'une place à soi à l'adolescence. Ce mouvement de subjectivation implique la reprise du fantasme primitif infanticide<sup>14</sup> dans un lien ambivalentiel secondarisé, ouvrant sur des modalités identificatoires plus sécurisées.

Dans cette perspective, voici comment Paul trouve une voie et se dégage progressivement d'une place intenable.

### **L'adolescent et la mort : de quelques vœux infanticides**

Au début de son adolescence, le père de Paul<sup>15</sup> meurt brutalement lors d'une chute en montagne. Lorsque son père meurt, il se dit que c'est de sa faute, s'il avait été avec lui, il aurait pu le sauver. Agé aujourd'hui de vingt-deux ans, il dit « souffrir de tout ». Transférentiellement, contrôler mon absence en me téléphonant pendant les grandes vacances est une façon de vérifier que je survis à ses attaques, que je continue de penser à lui, de ne pas me perdre dans l'impuissance comme avec son père. Au retour des vacances, il relate le scénario qu'il a imaginé pour se venger de ce que je lui fais vivre : un garçon – son double infantile, un messager - sonnerait à ma porte et me donnerait une lettre sans mot dire. Cette lettre signée par Paul serait sibylline : « Monsieur Houssier, Nous ne reverrons plus jamais. Ne pleurez pas, vous me feriez de la peine. » Il est le seul des trois fils à n'avoir pas pleuré à la disparition de son père ; la présence d'une lettre n'est pas anodine dans le roman familial qu'il tente d'écrire.

Un jour, il m'appelle pour dire qu'il est hospitalisé pour des idées suicidaires qu'il a énoncées devant sa mère, qui l'a amené aux urgences psychiatriques. Dans l'après-coup, il interprète de plusieurs façons également son hospitalisation : comme une jalousie vis-à-vis de son frère cadet souffrant de troubles du comportement, pour aller plus loin que lui en menaçant de se suicider car son frère attire l'attention de sa mère par son comportement exubérant. Il associe

<sup>13</sup> S. De Mijolla, *Le besoin de savoir (théories et mythes magico-sexuels dans l'enfance)*, Paris, Dunod, 2002.

<sup>14</sup> F. Houssier, « Pierre l'Ebouiffé et les souhaits infanticides : du conte à la clinique de la parentalité », *Psychiatrie de l'enfant*, L, 2, 2007, p. 483-502.

<sup>15</sup> Houssier F., « Idéalisation et élaboration de la perte : résonances du père primitif chez l'adolescent », Y. Morhain (dir.), *L'adolescent et la mort*, Paris, In Press, 2011, p. 149-169.

également sur les révélations de la thérapie familiale qui a débuté quelques mois avant son hospitalisation : celle-ci fait remonter les idées de Paul sur la mort de son père : celui-ci, le jour de sa mort, lui aurait dit : « On va se dire au revoir pour longtemps », ce que Paul interprète aujourd'hui comme un projet suicidaire ; la mère ne croit pas en cette version, et pense cette mort comme un accident. Dans le lien avec Paul, tout rejet ou absence est vécu comme une mort violente, un brusque arrachement mobilisant les idées suicidaires.

A la suite de son hospitalisation en psychiatrie, sa mère demande à me voir ; le fait qu'elle aide son fils à payer ses séances me pousse à accepter, au grand soulagement de Paul, qui aimerait que tout le monde s'occupe, ensemble, de lui. Plusieurs éléments de la vie infantile de Paul me sont dévoilés. La mère a pensé à se séparer du père de Paul car celui-ci pouvait se révéler agressif alors que Paul était encore bébé et que ses réactions étaient jugées frustrantes par le père ; celui-ci ne supportait pas que son fils refuse le biberon qu'il lui donnait. La mère est très émue en évoquant le souvenir des ecchymoses à la tête de son premier enfant.

Un autre pan de l'histoire familiale apparaît : la grand-mère maternelle a perdu deux enfants en faisant des fausses-couches avant d'avoir la mère de Paul ; après la naissance de son fils, la mère a eu une fille malformée qui a entraîné un avortement thérapeutique alors que Paul avait onze mois.

Aujourd'hui, Paul me dit : « Je confesse, j'ai fait ma dernière voiture après avoir trop bu dans une soirée. » Sortant ivre dans la rue, il déchire la toile d'une voiture décapotable pour fouiller la voiture et voler un objet, n'importe lequel ; lorsque je lui demande des précisions, il me répond que ce n'est pas tant l'argent qu'il recherche mais un objet intime, « comme une lettre d'un mari à son épouse », ajoute-t-il. C'est depuis la mort de son père qu'il a commencé à commettre ce délit. Celui-ci relève d'un fantasme sexuel à peine voilé : s'immiscer dans la vie intime de ses parents, avoir accès à leur vie sexuelle, eux qu'il imagine comme un « couple inviolable ». Je propose l'idée de moments volés face au caractère énigmatique du couple parental. Il éprouve aujourd'hui encore sa colère d'enfant face à sa curiosité sexuelle frustrée et son sentiment d'être exclu. Puis il associe sur son père : « A sa disparition, je ne voyais plus rien dans le miroir. »

Depuis son hospitalisation, sa mère s'occupe de lui, le fait travailler. Au moment où il occupe un appartement seul, il a peur qu'elle ne pense plus à lui, qu'il disparaisse de sa tête. Sa mère déprime, voudrait se débarrasser de lui rapidement en insistant sur la nécessité de trouver une voie professionnelle. Il s'en plaint : « Elle me prend la tête pour que je travaille dans les espaces verts, pour que je sois trois-quarts autonome et que je puisse payer mes études et mes séances. » Cette pression culpabilisante mobilise aussi un sentiment d'abandon source d'idées



suicidaires, qu'il retourne activement : « Si je ne travaille plus, je vais l'abattre. » Mais si sa mère meurt, il craint qu'on lui reproche la mort de ses deux parents, comme il craint une explosion destructrice s'il me dit sa colère : il pourrait me détruire et se détruire. Sa mère ne le comprend pas, ni son père qui l'a souvent forcé à marcher en montagne malgré ses petites jambes d'enfant, tandis que sa mère veut le faire travailler à marche forcée.

### **Meurtre et idéalisation du couple parental**

Les idées suicidaires de Paul s'articulent avec un conflit intense : comme s'identifier à un père mort sans craindre que l'ombre de ce mort ne retombe sur lui ? Cette situation clinique renvoie à une série d'éléments traumatiques violents entravant l'issue potentielle du processus d'adolescence. Les fantasmes violents impliqués dans les récits de Paul et de sa mère impliquent la rivalité fratricide, le matricide ou encore les vœux infanticides sur deux générations. Son désir de trouver cette lettre dans une voiture condense plusieurs enjeux : faire revivre son père, constituer un couple idéalisé protecteur, mais aussi violer le cénacle de cette scène intime, sur fond de curiosité sexuelle insatiable.

Grandir est un acte agressif<sup>16</sup> dans le fantasme, car la mort du père de Paul s'entrechoque avec ses tendances destructrices infantiles remobilisées par les fantasmes pubertaires. La mort de son père lui fait perdre non seulement un objet d'amour mais aussi un support identificatoire. De ce fait, l'idéalisation tient une place d'autant plus centrale qu'elle contribue à maintenir une représentation d'un parent aimant, puissant, hors d'atteinte de son agressivité. S'identifier à cette image idéale passe par la répression massive des sentiments haineux. L'intention suicidaire apparaît comme une chute du clivage impliquant le retour sur soi de la haine envers le père.

Dans la psychothérapie analytique, il n'est pas tant question d'amener les patients à élaborer qu'ils sont responsables de tout, mais plutôt leur montrer/proposer comment ils ont été obligés de donner du sens à un vécu autodestructeur de collage à des identifications aliénantes, n'en décollant pas parce qu'en décoller serait tuer l'objet, le tuer à nouveau pour Paul. Le suicide apparaît alors comme une alternative au désir de tuer à l'intérieur de soi l'objet interne, ici idéalisé voire fétichisé. Le lien au psychanalyste devient une forme de troc identificatoire, du père mort à une figure paternelle vivante.

---

<sup>16</sup> D. W. Winnicott, *Jeu et réalité*, Paris, Gallimard, 1975.

## Conclusion

Si la puberté est au corps ce que l'adolescence est à la psyché, un des éléments notables de ces changements psychiques touche la langue. La langue sexuelle de l'enfant perdure mais elle est progressivement mêlée à la langue génitale<sup>17</sup>. En effet, les différentes formes de libido incluent l'auto-érotisme, le narcissisme, l'objectal non génital puis, au moment de l'adolescence, l'objectal à génitaliser, impliquant l'évolution et l'usage des fantasmes masturbatoires. Cette langue post-pubère passe par un jeu constant avec les mots, une reformulation des expressions touchant au désir et au plaisir ou leur envers. Ce changement de langue trouve un équivalent dans le domaine du fantasme : parmi les scènes pubertaires partagées entre parents et adolescent<sup>18</sup>, nous avons repéré, par l'investigation des enjeux suicidaires, plusieurs formulations précises comme : un adolescent est agressé par un parent ; un adolescent tue un parent ; une mère séduit/initie sexuellement son fils adolescent ; un adolescent viole une femme ; un adolescent tue sa mère.

Si on considère que le suicide est une forme déguisée de meurtre objectal, alors l'idéation suicidaire constitue l'acmé de désirs contradictoires impliquant une dimension sexuelle centrale. Le suicide ne ferait pas que déguiser le destinataire de la violence auto-adressée ; il masque les aspects sexuels envieux et la curiosité sexuelle avide d'origine infantile. Ces représentations agressives et sexuelles sont à nouveau accessibles et sont rejouées par l'adolescent, sous les formes variées d'une scène primitive génitalisée.

Le fantasme d'effraction, du corps dans l'attentat suicidaire comme de la scène primitive dans le fantasme, s'enracine dans l'envie suscitée par le couple parental ; à l'adolescence, l'attaque de cette image passe par le corps propre qui représente à la fois le fruit du coït parental et la source des fantasmes transgressifs incestueux. Etablir un lien entre la culpabilité et l'affliction narcissique est naturel, à condition de ne pas oublier la dimension objectale de l'adresse suicidaire : tuer le parent qui persiste à préférer sexuellement un(e) autre, détruire cette scène sexuelle en retournant le scénario sadique sur son corps, lieu d'inscription symptomatique de toutes les scènes imaginaires.

---

<sup>17</sup> F. Houssier, C. Duchet, « Métaphores et sexualité : le langage, entre symbole et processus primaire », *Filigrane - Ecoutes psychothérapeutiques*, 20, 1, 2011, p. 45-54.

<sup>18</sup> F. Houssier, *Anna Freud et son école. Créativité et controverses*, Paris, Campagne-Première, 2010.